



76. Internationale
Filmfestspiele
Berlin
Berlinale Forum

PRÉNOMS



un film de
NURITH AVIV

Avec: Chowra Makaremi, Edouard Rosenblatt, Gulya Mirzoeva, Hind Meddeb, Judith Guy
Marc-Alain Ouaknin, Nathalie Bély, Rym Bouhedda, Sarah Lawan Gana, Tewfik Allal, Yue Zhuo, Zeynep Jouvenaux
Image : Nurith Aviv | Montage : Hippolyte Saura, Nurith Aviv | Produit par Serge Lalou et Sophie Cabon | Distribué par Les Films d'Ici

PRÉNOMS

Un film de **Nurith Aviv**

Sortie au cinéma le 11 mars 2026

82 min – 2025 – 16/9

Distributeur

Les Films D'ici

Céline Païni

celine.paini@lesfilmsdici.fr

01 44 52 23 23

Presse

Agence les Piquantes

Fanny Garancher

fanny@lespiquantes.com

06 20 87 80 87

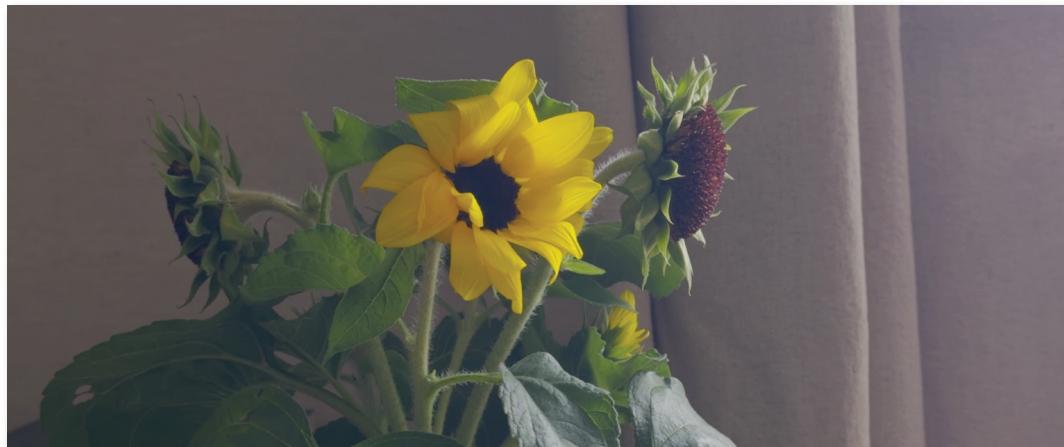
Matériel presse à télécharger sur
<https://nurithaviv.com/Prenoms/prenoms.html>

Résumé

« Le prénom est un don, un choix, un message, qu'on peut questionner, interpréter, réinventer, tout au long de sa vie »

Nurith Aviv a demandé à des amies et amis de se raconter à travers leur prénom. Elles et ils s'expriment tous en français, parlant de leurs prénoms qui viennent souvent d'autres langues, d'autres origines. Ils mêlent leur histoire intime et la grande Histoire, comme la colonisation, la Shoah, le communisme, mai 1968, Tian'anmen 1989, la révolution islamique.

Bien que ces histoires soient singulières et très différentes les unes des autres, elles résonnent entre elles, suscitant des liens inédits.



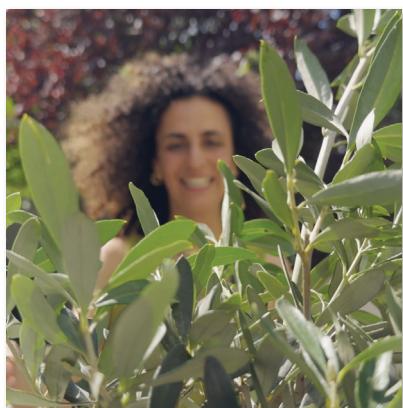
Synopsis

Au commencement de soi, il y a un prénom. Un prénom qui a souvent été choisi par son père ou par sa mère, parfois par les deux, parfois par un proche ou d'après une tradition. Ce prénom, ceux qui le reçoivent peuvent l'adopter ou le réinventer au nom d'une intime nécessité. Nurith Aviv est allée à la rencontre de vingt-deux de ses amies et amis, en suivant l'itinéraire d'un abécédaire. Elle a demandé à chacune et chacun de se raconter à travers son prénom. Comme prélude à une future installation, son long métrage *Prénoms* nous invite à écouter treize d'entre elles et eux. « *On porte un nom et il nous porte* », dira l'un d'eux. Ce chiasme central tient la promesse de relations insoupçonnées et des échos inespérés que mettent en mouvement le film. Mêlant au français d'énonciation les origines diverses des prénoms, il ne s'agit pas d'une série de monologues mais de passionnantes échos polyphoniques.

Agnès Varda
cinéaste

Tes parents t'avaient appelée Arlette. C'est toi qui as changé pour Agnès. Arlette était trop marqué par l'époque.

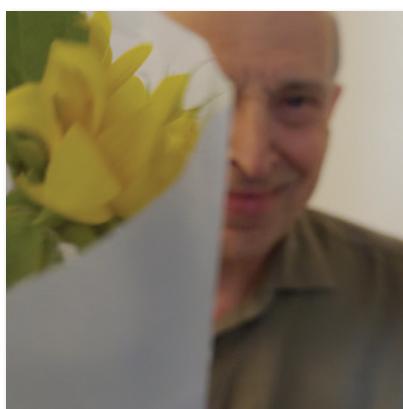
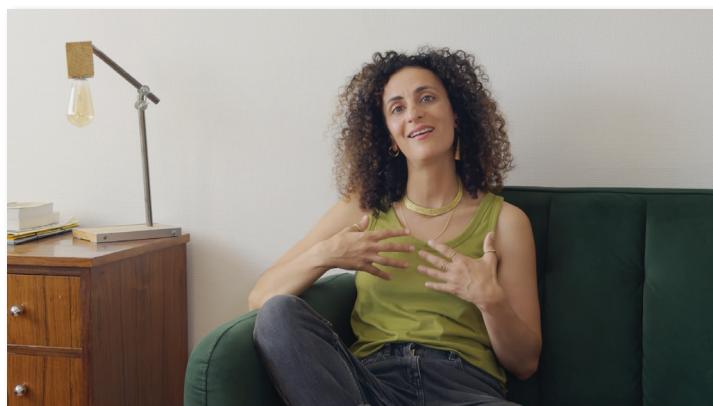




Chowra Makaremi

anthropologue

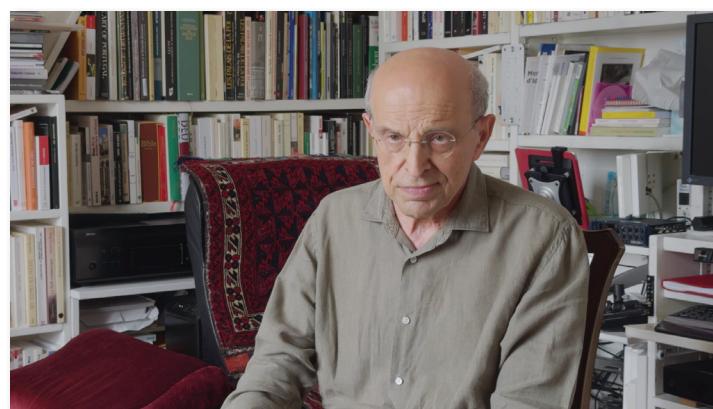
Mes parents m'ont appelée Chowra («assemblée», «expérience de se rassembler» en persan) parce que ma mère était candidate aux élections législatives quand elle était enceinte de moi, en 1980.



Eduard Rosenblatt

psychanalyste

Les Balczeniuk m'ont attribué le nom de leur enfant mort, Edzio... Je ne me souviens pas comment a pu se passer la transition entre Edzio, le prénom polonais, et Edouard, le prénom français.



Gulya Mirzoeva

réalisatrice

Mon père a décidé de m'appeler « Fleur de printemps ». « Goul » c'est fleur, « bakhor » c'est printemps. « Goulbakhor » quand on prononce ce prénom en tadjik, c'est assez beau.

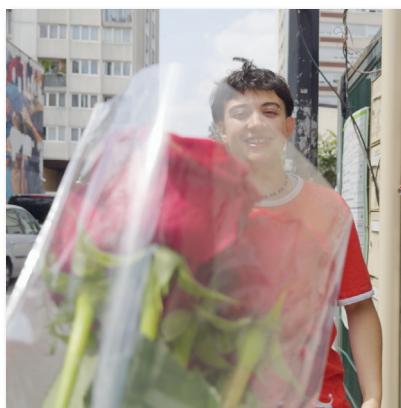


Hind Meddeb

cinéaste

Ce prénom, Hind, c'est mon père qui l'a choisi. Je lui en ai beaucoup voulu... Il m'a toujours posé problème depuis que j'étais toute petite parce que je suis née en France, et qu'en France les gens ne prononcent pas le H aspiré.

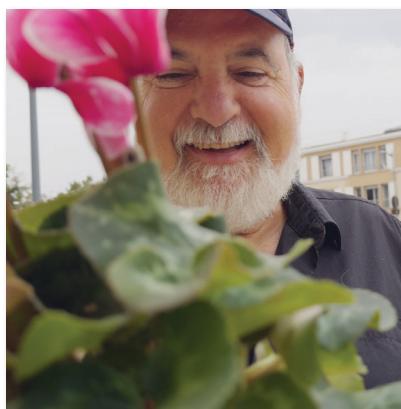




Judith Guy

machiniste de théâtre

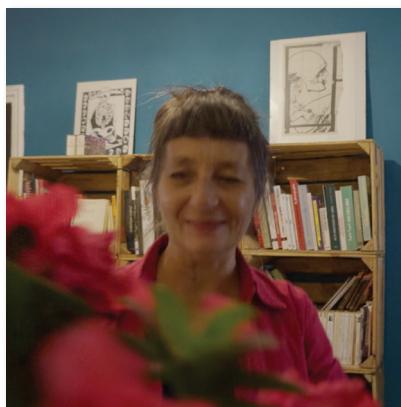
On m'a toujours dit que c'est mon père qui avait choisi de m'appeler Judith. Et il disait que c'est parce que Judith, ça allait bien avec Rachel, le prénom de ma mère.



Marc-Alain Ouaknin

philosophe et rabbin

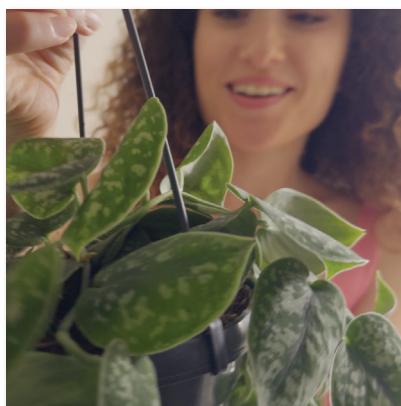
Je m'appelle Marc-Alain. C'est un nom étrange, parce que mes parents ne m'ont jamais appelé Marc-Alain.



Nathalie Bély

responsable de production audiovisuelle au Mucem

Mon prénom, je suis certaine que c'est ma mère qui l'a choisi parce qu'elle adorait une chanson de Gilbert Bécaud qui s'appelait «Nathalie».



Rym Bouhedda

réalisatrice, monteuse et comédienne

Ce prénom, Rym, il était très bizarre partout où j'allais. Tout le monde me renvoyait cette étrangeté, où que j'aille. Même en Algérie.





Sarah Lawan Gana

ingénierie

Moi, je m'appelle Sarah. Je suis la fille de Marie-Hélène qui est française, champenoise, aussi un peu chti et Goni qui est Kanouri du Niger. Mes parents m'ont nommée ainsi d'après ma grand-mère paternelle qui s'appelait Zara.



Tewfik Allal

correcteur

Ces trois appellations, ces trois sonorités différentes : Tewfik, Toufiq, Tsoufi'e, je les entendais quotidiennement, à l'école, dans la rue, à la maison.



Yue Zhuo

professeure de littérature
française

En chinois, on dit d'abord le patronyme, ensuite le prénom. Mon nom est Zhuo Yue. Quand ma mère était enceinte de moi, mon père avait déjà été envoyé dans une autre ville. Mon prénom lui a été suggéré par une amie.



Zeynep Jouvenaux

programmatrice au Forum
des images

Je m'appelle Zeynep. C'est un prénom très courant en Turquie. Ma mère a voulu que je m'appelle ainsi parce que son prénom à elle était un prénom très compliqué. Elle s'appelait Pirilay, qui veut dire « la lune qui scintille ».



Entretien avec Nurith Aviv

Prénoms aborde la manière dont on porte un prénom et dont il nous porte. Comment t'est venue cette idée ?

La question du prénom m'a toujours fascinée car le prénom a un statut énigmatique dans la langue. J'avais envie de poursuivre ma recherche autour de cette question qui touche chacun de nous tout en étant très singulière et intime.

Chacun de mes films fait naître le suivant. *Lettre errante* s'achevait sur l'histoire de l'invention de l'alphabet par des ouvriers venus de Canaan dans une mine de turquoise, dans le désert du Sinaï. J'avais envie de continuer à travailler avec l'alphabet et j'ai opté pour l'alphabet latin que je voulais dérouler de A à Z. À partir de là, je suis allée voir des amies et amis.

J'aime me donner une contrainte, qui est de l'ordre du jeu, dans la continuité de ce que peuvent faire les auteurs de l'OuLiPo (Ouvroir de littérature potentielle). Ici, il y a deux contraintes : l'alphabet et l'amitié.

Pendant des semaines, chaque matin au réveil, j'ai commencé à associer une lettre de l'alphabet latin à une amie ou un ami. Je ne cherchais pas forcément à ce que toutes les lettres soient pourvues. D'ailleurs, je m'en suis tenue à vingt-deux amies et amis que j'avais envie de retrouver. Il se trouve que vingt-deux est aussi le nombre de lettres de l'alphabet hébreu et selon la mystique juive, Dieu créa le monde avec ces vingt-deux lettres. J'ai donc suivi l'alphabet latin mais avec seulement vingt-deux lettres sur vingt-six.



J'ai d'abord pensé *Prénoms* comme une installation à vingt-deux voix. Ce projet tardait à se faire, alors, en attendant, je me suis mise à monter un film qui est devenu celui-ci, à treize voix.

Treize n'est pas non plus un chiffre anodin dans le judaïsme. Il a la puissance de transcender la dimension matérielle du douze (les douze mois, les douze tribus), selon la mystique juive. En hébreu où chaque lettre a une valeur numérique (guématria), treize correspond à la somme des lettres du mot « Ahava » qui signifie Amour...

Filmer des amies et des amis représente-t-il un défi de cinéma particulier pour toi ?

Dans tous mes films il y a des amis. Je commence toujours à réfléchir à mes films avec mes amis, avant d'inviter d'autres personnes à y prendre part. Mais c'est la première fois que je décide de faire un film uniquement avec des amies et amis.

Je pense que le contexte politique a joué un grand rôle. Plus que jamais, j'avais émotionnellement besoin de travailler avec des complices, dans une grande confiance mutuelle.

En effet, les tournages se sont déroulés pendant les deux années sombres qui ont suivi le choc, la sidération, le trauma du 7 octobre 2023, puis la réponse terrifiante à Gaza, et l'embrasement en Cisjordanie. Un désastre dont le nom est au centre des débats : fatalité de la guerre ? Crime de guerre ? Crime contre l'humanité ? Génocide ? On est à court de mots. Je ne vois aucune issue, aucune perspective. Sentiment d'impuissance.



Déprimée, je suis allée vers les amies et amis. Je leur ai demandé de se raconter à travers leur prénom. J'ai trouvé des personnes accueillantes, généreuses, intelligentes qui ont accepté de faire un bout de chemin avec moi.

L'amitié, cette alliance d'émotions et de plaisirs intellectuels partagés est ce qui compte le plus pour moi. Les personnes que j'ai filmées dans *Prénoms*, je les aime, chacune individuellement, toutes ensemble. Du haut de mes quatre-vingts ans, je ressentais le besoin d'approfondir ces amitiés-là et les échanges qui en découlent, de réaliser ensemble ce saut dans le temps du tournage où la relation prend une autre épaisseur. Faire un film ensemble est une expérience tellement forte.

Les histoires qui m'ont été racontées ont dépassé toutes mes attentes. Pour la plupart, je ne les connaissais pas avant de me plonger dans ce film. On n'a pas l'habitude de poser des questions sur l'histoire de leur prénom à ses amies et amis. C'est souvent intime, le prénom est plus personnel que le nom de famille qui comme son nom l'indique est partagé par d'autres membres de la famille. Et le prénom est le plus souvent choisi.

Comme dans tes films précédents, tu filmes chaque récit dans une unité d'espace et de temps, en choisissant le plan-séquence. Comment prépares-tu cette parole ininterrompue en amont du tournage ?

Avant le tournage, j'ai bien sûr déjà rencontré chaque personne que je vais filmer. Un dialogue s'est établi... Nous choisissons les vêtements ensemble. Je repère également le décor et la lumière. Puis, au moment du tournage, je propose un temps limité pour filmer la parole, entre cinq



et sept minutes. Cette durée me paraît juste pour garder ce moment en plan-séquence dans le film achevé. Il ne s'agit pas d'un texte appris par cœur mais d'une parole dont on connaît le cheminement, les contours du développement.

J'installe la caméra sur un pied, le micro aussi. Je choisis la direction de la lumière. Je choisis un cadre, un seul. La caméra va rester immobile, c'est la pensée qui est en mouvement et c'est elle que je veux capter. Je sais pertinemment que « la » bonne prise ne sera pas la première. La première prise est comme une répétition générale. Elle est toujours trop longue. Le protagoniste va prendre ses repères, trouver son rythme, son souffle, sa voix, surtout sa voix. Entre les prises, on se parle, on s'accorde, on raccourcit, on modifie, puis on se relance dans une autre prise. Une autre prise correspond à une autre émotion, un autre *mood*, un autre rythme. C'est parfois la deuxième, souvent la troisième prise qui sera « la bonne ». Elle est centrée, concise, le ton est juste. Ce n'est pas une séance de psychanalyse bien qu'elle en ait des ingrédients. Je filme des « acteurs » de leur propre histoire et ce qu'ils font est une performance. Pour moi, ce qui va se passer est toujours une surprise.

Ton film construit une nouvelle tour de Babel, compte-tenu du fait que plusieurs prénoms de tes amies et amis ont connu des variations selon leurs lieux de vie. Je pense notamment aux trois différentes prononciations et transcriptions de Tewfik. En quoi dirais-tu que *Prénoms* continue à sonder les horizons de la traduction ?

Avec *Tewfik* ce qui est étonnant aussi c'est qu'en extrayant juste une lettre, le W, il a mis en lumière tout le poids de la colonisation qu'il a



subie. Il se trouve qu'une autre protagoniste va parler de cette même lettre en racontant une autre histoire.

Les protagonistes du film s'expriment tous en français. Un grand nombre sont nés ailleurs, quand ce ne sont pas leurs parents ou leurs grands-parents. C'est souvent dans le passage d'un endroit à l'autre, d'une langue à l'autre, d'un prénom à un autre, que quelque chose d'inattendu se dévoile. C'est le fait étonnant de la traduction qui se met en mouvement, par-delà les différences entre les langues. La traduction fait apparaître ce que les langues cherchent toutes à exprimer et qui est commun à toutes. La traduction révèle leur relation cachée et les résonnances entre elles. En écoutant les protagonistes du film raconter leurs prénoms venus d'ailleurs, en les voyant tout émus de mettre en mouvement leur pensée, j'avais l'impression de m'approcher, de comprendre un peu plus ce que Walter Benjamin écrit dans son essai *La tâche du traducteur*. Il parle de la « Reine Sprache » de « la langue pure », qui n'a rien à voir avec la pureté de la langue, mais qui désigne la structure même de toute langue humaine, de toutes les langues humaines. Walter Benjamin la définit : c'est la totalité de vouloir-dire.

Ce ne sont pas forcément des illustrations de la théorie benjaminienne mais des associations : je pense par exemple à mon amie Gulya. Son père l'a appelée Goulbakhor, « fleur de printemps », dans sa langue, le tadzhik ; mais ce musulman communiste dans l'Union soviétique de l'époque, avait choisi de parler russe avec ses enfants, alors même que les russophones ne savent pas prononcer ce prénom. Comme c'est l'habitude en russe, elle sera alors appelée par le diminutif de son prénom : Gulya. Et c'est en France, après de longues péripéties, que Gulya obtiendra la reconnaissance officielle de ce prénom par un décret du Tribunal de grande instance.



Moi-même qui suis née presque le même jour que Gulya, mais dans un autre temps et un autre pays, j'ai aussi le prénom d'une fleur de printemps. C'était à la fin de la Seconde Guerre mondiale, en Palestine sous mandat britannique où la guerre sanglante de 1948 n'avait pas encore éclaté. Ma mère n'était pas née dans ce pays et n'en maîtrisait pas la langue, une langue qui cherchait encore elle-même ses mots. À cette époque, l'hébreu était en train de se renouveler, il remettait en circulation la langue ancienne, en empruntant à d'autres langues, aussi bien celles de l'exil que l'arabe parlé par les Palestiniens sur place. Ma mère m'a donné comme prénom le nom d'une fleur de printemps : Nurit. Le nom de cette fleur venait d'être inventé et le prénom avec, en s'inspirant du mot « nur » qui veut dire « feu » en araméen et « lumière » en arabe. Mon père n'avait jamais vraiment appris l'hébreu et c'est lui, en bon juif allemand, qui a ajouté le H dans la transcription latine de mon nom, comme dans Ruth ou Judith qu'il connaissait.

Les fleurs reviennent d'une séquence à l'autre comme des sésames pour franchir le seuil de la porte de tes amies et amis. C'est le don que tu leur fais avant de recevoir leurs récits. Les fleurs apparaissent ensuite, bien installées chez elles et eux, comme unique plan de coupe pendant leur récit. Comment t'est venue cette idée ?

Les fleurs viennent aussi de *Lettre errante* mais il s'agissait alors de « fleurs nature », sauvages, fleurissant dans les champs ou dans les arbres. Ici, elles sont devenues des « fleurs culture », coupées et assemblées dans des bouquets. Pour la première fois dans mon cinéma, je filme la rencontre à la porte de celles et ceux que je vais filmer, fleurs en mains. Plus précisément, avec un bouquet de fleurs dans une main et



une caméra dans l'autre, je me trouve devant une porte qui s'ouvre. Une personne m'accueille, souriante. Je prononce son prénom, je tends les fleurs en filmant. On va mettre les fleurs dans un vase, je les filmerai plus tard. En échange du bouquet, un bouquet de mots, de paroles. Humains et végétaux font partie du même monde, ce sont les seuls éléments d'une construction cinématographique minimaliste.

Suite au prologue, l'alphabet de *Prénoms* s'ouvre avec une amie qui ne peut plus se raconter à la première personne. En quoi t'importait-il de commencer par Agnès Varda ?

J'ai d'abord pensé n'avoir personne pour la lettre A et commencer par la lettre B. La Genèse commence avec la deuxième lettre de l'alphabet, Beit. Selon la mystique juive – encore elle –, la première lettre, Aleph, représente le silence de l'infini et le Beit est le moment où l'infini commence à parler...

Il se trouve que j'ai eu Agnès pour amie et j'ai voulu qu'elle soit là, présente dans mon film. Le fait qu'elle y soit la première grâce au A m'a permis l'artifice de poursuivre avec la voix du prologue, la mienne qui s'adresse à Agnès et raconte des choses qu'elle m'avait elle-même racontées. Elle a donc cette place à part au début du film.

Je crois qu'Agnès aurait bien ri de l'anecdote que je raconte à propos de son séjour dans un hôtel à Tel-Aviv et du prénom hébreu Varda. Nous avons beaucoup ri, c'est vrai, mais nous avons surtout visité beaucoup de musées à travers le monde quand j'étais sa cheffe-opératrice ; nous avons regardé de nombreux portraits, observé la manière dont les peintres



traitaient la lumière, comment ils faisaient asseoir leurs modèles, vers où ils leur faisaient porter le regard... Je suis en quelque sorte devenue sa traductrice par l'image.

Le projet *Prénoms* se dédouble en un film à treize récits et une installation à vingt-deux voix. En quoi ces deux formes se complètent-elles ?

Chacun de mes films remodèle l'ensemble de ceux que j'ai déjà faits, il refonde l'édifice. *Prénoms* le fait d'autant plus que je n'avais encore jamais filmé vingt-deux personnes pour un même projet. L'idée d'une installation prévue pour vingt-deux écrans l'a rendu possible. J'ai ainsi vu vingt-deux personnes, pendant deux ans, toujours entre avril et octobre, à une période de l'année où la lumière du jour brille plus souvent et plus longtemps.

Le film, lui, fait jouer un ensemble de treize personnes. Cependant, mon expérience est celle du tournage avec vingt-deux personnes. L'ampleur de l'installation offre beaucoup plus d'interconnexions entre les personnes filmées et permet ainsi d'approfondir encore plus les relations, les résonances.

Ce projet dans son ensemble est une galerie de portraits-monde. Monde intime, social, politique. Les personnes filmées portent en elles des héritages pluriels. Elles ne se connaissent pas entre elles, mais leurs récits se répondent. Ils communiquent dans les souterrains, faisant apparaître ce qu'Édouard Glissant a appelé : le « Tout-monde ».

Propos recueillis par Claire Allouche à Paris entre juillet et octobre 2025.



Biographie

Nurith Aviv a réalisé une vingtaine de films documentaires, en faisant des questions de langue son principal terrain de recherche personnelle et cinématographique.

Des rétrospectives de son œuvre ont eu lieu au Jeu de Paume en 2008, au Centre Pompidou en 2015, puis, en 2025, au Forum des Images à Paris, à New York et à Genève.

Elle est la première femme directrice de la photographie en France reconnue par le CNC. Elle a fait l'image d'une centaine de films (fictions et documentaires), entre autres pour Agnès Varda, Amos Gitai, René Allio ou Jacques Doillon.

En 2023, la réalisatrice Zohar Behrendt lui consacre le documentaire *Nurith Aviv, Woman with a camera*.

En 2025 est publié le livre *Nurith Aviv. Filmer la parole* (Éditions Exils), qui réunit les textes d'une quarantaine d'auteurs sur ses films.



<https://nurithaviv.com/>

Filmographie

Prénoms, 2025

Son portrait, mon portrait, 2025

Lettre Errante, 2024

Des mots qui restent, 2022

Yiddish, 2020

Signer, 2018

Signer en langues, 2017

Poétique du cerveau, 2015

Annonces, 2013

Traduire, 2011

Langue sacrée, langue parlée, 2008

L'alphabet de Bruly Bouabré, 2004

D'une langue à l'autre, 2004

Vaters land / Perte, 2002

Allenby, passage, 2001

Circoncision, 2000

Makom, Avoda, 1997

La tribu européenne, 1992

Kafr Qar'a, Israël, 1988



© Michal Heiman

<https://nurithaviv.com/filmographie.htm>

PRÉNOMS de Nurith Aviv
2025, 82 min, couleurs, 16/9, son 5.1

Avec

Chowra Makaremi
Edouard Rosenblatt
Gulya Mirzoeva
Hind Meddeb
Judith Guy
Marc-Alain Ouaknin
Nathalie Bély
Rym Bouhedda
Sarah Lawan Gana
Tewfik Allal
Yue Zhuo
Zeynep Jouvenaux

Image

Nurith Aviv

Montage

Hippolyte Saura et Nurith Aviv

Son

Antoine Ruanlt et Yul Elia Berlowitz Tamir

Mixage

Samuel Mittelman

Etalonnage

Sylvie Petit

Produit par

Serge Lalou et Sophie Cabon
Les Films d'Ici